



UNE VILLE, UN PERSONNAGE

Albi s'affiche à l'étranger avec Toulouse-Lautrec

A la mort de Toulouse-Lautrec en 1901, sa ville natale a accepté de conserver les œuvres du célèbre affichiste et peintre des cabarets de Montmartre, alors désignées par les institutions parisiennes. Elle bénéficie aujourd'hui des retombées du musée en termes d'image et de tourisme.

DE NOTRE CORRESPONDANT À TOULOUSE

« Le Musée Toulouse-Lautrec possède la plus grande collection d'artiste. Il est le produit d'appel du tourisme albigeois », se félicite Marie-Eve Cortes, responsable du service tourisme et patrimoine à la



Lautrec de profil vers 1894.

mairie d'Albi (Tarn). Certes, la cathédrale Sainte-Cécile, forteresse de briques du XIII^e au XVI^e siècle, est plus visitée, « mais le musée est internationalement connu », relève Marie-Jeanne Miquel, présidente de l'Association des amis du musée (300 membres) fondée en 1929 par Maurice Joyant, ami d'enfance et exécuteur testamentaire de Toulouse-Lautrec (1864-1901). Le peintre de la Goulue et des cabarets de Montmartre, précurseur de l'affiche moderne (Aristide Bruant, Le Moulin Rouge, Divan japonais...) au graphisme inspiré des estampes japonaises et aux couleurs éclatantes, attire à Albi (50.000 habitants) des milliers de touristes européens, japonais et américains.

Une seule peinture de la ville

Les œuvres d'Henri de Toulouse-Lautrec ont pourtant bien failli échapper à la ville. À la mort du peintre, en 1901, ses parents veulent les léguer aux institutions parisiennes, mais celles-ci dédaignent « le peintre des prostituées ». La famille choisit alors sa ville natale et la collection de 1.000 œuvres et documents est inaugurée en 1922 dans l'ancien palais épiscopal de la Derbie, devenu la propriété du département. Voilà comment la Goulue trouva refuge dans cet ancien évêché en briques du XIII^e siècle ! Aujourd'hui, personne ne s'en plaint à Albi, où les références au peintre ne manquent pas. Les élèves du Lycée professionnel Toulouse-Lautrec ont réalisé les costumes du film « Lautrec » de Robert Flanchon, la clinique de l'Espérance a pris le nom de l'artiste depuis 2003 et l'on peut aller manger au restaurant Le Lautrec situé face à sa maison natale (non visitable) dans la rue Toulouse-Lautrec. Les vins de Gaillac ont créé

une cuvée éponyme et le chocolatier Belin fabrique la boîte Chocolat dansant du nom du dessin d'un Noir dansant réalisé pour le journal « Le Rire ».

Il ne manque plus qu'une statue. « La ville exposera dans les prochains mois une sculpture en pierre de l'artiste réalisée par Louis Derbré avec le soutien d'un mécène », révèle Danièle Devynck, conservatrice du musée. En attendant, on peut voir sa silhouette maladroite au musée de cité, à côté de Jean Jaures et du navigateur Lapérouse. Son image est également utilisée par les 80 entreprises régionales et nationales (Pierre Fabre, Airbus, Safra, etc.) du Club des partenaires du musée, créé en

1997 à l'initiative de la CCI et du musée, qui a organisé l'exposition internationale « Le Nouveau Salon des Ceut » rassemblant les œuvres de 100 graphistes mondiaux pour le centenaire de la mort de Toulouse-Lautrec en 2001. Le club promeut aussi le label « Albi capitale de la couleur » avec l'Ecole des mines et le fabricant de peintures Dyrup.

Pourtant, Toulouse-Lautrec a très peu vécu à Albi. Il a suivi ses parents à Paris dès l'âge de dix ans, pour ne revenir dans le Midi que pour les vacances. Il a ainsi partagé son enfance d'aristocrate entre les domaines familiaux d'Albi, de Céleyran (Aude), du château du Bosc près de Naucelle (Aveyron) et du château de Malromé (Gironde), où il est mort à trente-sept ans, et ses cures à Barèges (Hautes-Pyrénées), où il soignait une fragilité osseuse due à une maladie génétique héritée de la consanguinité de ses parents. Il n'a réalisé qu'une seule peinture de la ville, une petite huile sur bois du « Viaduc de Castelviel » sur le Tarn peinte à seize ans.

Patrimoine mondial de l'Unesco

Mais c'est Albi qui a choisi d'abriter son musée, devenu le cinquième de province par sa fréquentation, avec 150.000 visiteurs par an. Depuis 2003, l'établissement bénéficie d'une importante rénovation, qui portera sa surface de 2.900 m² à 4.200 m² d'ici à 2009, soit un investissement de 23 millions d'euros. Deux nouvelles salles d'exposition, un local technique et une entrée spacieuse ont déjà été créés. Mais il manque encore des subventions de l'Etat pour rénover les salles de peintures et d'affiches à l'étage. Le musée abrite les 51 affiches de l'artiste, 215 de ses 730 peintures, 190 de ses 340 lithographies, 200 de ses 4.800 dessins, sans oublier des documents et des toiles de ses contemporains Bonnard, Matisse, Rouault, Vuillard, etc. Il organise ou participe à des expositions à l'étranger : New York en 2005, après Rome en 2003, Tokyo en 2001, qui « nous donnent l'occasion de faire un accompagnement touristique avec le comité tourisme culture », précise Danièle Devynck. Une richesse qui a conduit la ville à déposer la candidature l'an dernier au patrimoine mondial de l'Unesco de ses vieux quartiers.

LAURENT MARCILLOU